

Mon rêve, encore ; bien à moi. Cet homme en habit jaune, revenu. Il fuit, loin des flammes et des fumées, l'odeur de bois et de soie brûlés. Il tourne le dos au palais. Il tourne le dos au Midi et va, affolé vers le refuge incertain de la colline du Septentrion. Il traverse en courant les massifs fleuris par un nouveau printemps, son dernier printemps. Il enjambe les haies amoureusement taillées, bouscule et renverse des pots, des jarres, des statues. Les pagodes élégantes et les charmants pavillons ont été pillés et leurs colonnes de bois aux feuilles d'or, entamées par le fer des épées et des haches. Il heurte les marches de pierre d'un pont-dragon, tombe, se blesse, se relève et remonte son habit jaune jusqu'aux genoux, pour mieux courir. Il ne voit pas, il ne veut pas voir les cadavres flottant parmi les lotus de la mare. Autour de lui, des cavaliers furieux se battent encore et ce sont toujours les mêmes qui s'effondrent, le crâne fendu, un membre arraché, et leur sang projeté vient maculer un peu plus le tissu de son habit. Des femmes, devant lui, serrant des enfants contre elles, hurlent leur effroi. Mais pourquoi arrête-t-il soudain sa course ? Pourquoi fait-il demi-tour et revient-il vers le palais ? Les flammes et la fumée l'entourent à nouveau. Il crie quelque chose, je ne comprends pas ce qu'il dit. J'écoute, j'essaie d'oublier les bruits de bataille, les hurlements des blessés qu'on achève, les hennissements des chevaux que l'odeur du sang excite, le fracas des bâtiments incendiés dont les toits s'effondrent. Il n'arrête pas de crier, il hurle, et je ne l'entends toujours pas.